

D'autre part, la propagation des animaux de différentes espèces qui trouvent un débouché si considérable sur les marchés étrangers, nécessite l'admission de prairies artificielles sans lesquelles il ne peut y avoir dans notre pays d'économie rurale essentiellement bonne, et avec lesquelles il ne peut y en avoir non plus de bien mauvaise; en exigeant encore, pour assurer une abondante nourriture verte aux troupeaux en hiver, la culture des plantes dont la racine fait le principal produit, doit nécessairement étendre le nombre, trop circonscrit presque partout, des végétaux soumis aux grandes cultures.

Enfin l'accroissement rapide de la population qui fait que nos villes regorgent de bras qui seraient plus utilement employés à l'agriculture, nécessite une plus forte production pour ne pas faire venir de l'étranger les produits servant à l'alimentation et aux vêtements de notre population, et nous devons en conséquence faire des efforts pour retirer de notre propre sol la matière première que réclame la prospérité de nos manufactures et de nos arts, par la culture des plantes alimentaires, textiles, tinctoriales, etc., sans nuire en aucune manière au produit des céréales, qu'elles doivent, au contraire, assurer et augmenter par les bons assolements.

Heureusement, en plusieurs endroits de notre pays, on commença à se pénétrer de cette importante vérité que sans un assolement judicieusement adapté aux circonstances locales dans lesquelles on se trouve, il ne peut y avoir d'agriculture solide et réellement florissante.

On peut avancer maintenant, sans crainte d'être blâmé, que le premier des arts ne doit plus être exclusivement, comme autrefois, le partage des derniers des hommes en connaissances utiles, et l'on reconnaît encore avec un des meilleurs écrivains de notre siècle, que "celui qui parvient à faire croître deux épis de blé ou deux brins d'herbe là où il n'en croissait qu'un auparavant, est plus utile à l'humanité et rend un service plus essentiel à son pays, que tous les politiques du monde entier réunis."

On comprend tellement l'importance qu'il y a de procurer à l'agriculture des cultivateurs instruits dans leur art qu'on n'a pas hésité à établir dans notre pays des écoles d'agriculture subventionnées par le Gouvernement. Nous sommes heureux de le constater aujourd'hui, le Gouvernement de la Province de Québec a encore voulu, cette année, récompenser les efforts de ces généreux bienfaiteurs de l'agriculture qui ont doté notre pays de semblables institutions, en leur accordant un nouvel octroi.

Lorsque cette question a été agitée la semaine dernière à la Chambre de l'Assemblée Législative, quelques voix discordantes ont avancé que les progrès obtenus par les écoles d'agriculture étaient lents; que les cultivateurs n'y envoyaient pas leurs enfants, et que par conséquent ces institutions devenaient inutiles. Quant au refus des cultivateurs d'y envoyer leurs propres enfants, nous ne pouvons en contester le fait, et c'est un malheur; mais nous ne saurions en trouver la raison que dans la défiance qu'ils ont contre ces institutions et que nous devons attribuer aux détracteurs de ces écoles qui se rencontrent parmi ceux qui seraient le plus à même de juger de leur importance et de leur grande utilité.

Nous le disons avec bonheur, le plus grand nombre de nos députés ruraux à l'Assemblée Législative de Québec désirent le maintien de nos écoles d'agriculture; elles devraient cependant recevoir une plus large part de l'octroi accordé à l'agriculture afin de permettre à celles-ci de réaliser les plans élaborés par le comité d'enseignement agricole du Conseil d'Agriculture, surtout celui qui a rapport à l'école d'agriculture de Ste. Anne et qui a dû être soumis à la considération du Gouvernement; d'un autre côté un octroi plus considérable était à désirer afin de permettre l'admission d'un plus grand nombre d'élèves. Les jeunes gens pour lesquels on demande l'admission à l'école d'agriculture de Ste. Anne se recrutent principalement parmi les fils de gens de professions ou qui appartiennent au commerce, car on comprend actuellement que l'encombrement des professions et le peu de chances que l'on rencontre dans le commerce, doivent nous faire préférer la vocation agricole, si l'on tient à offrir à nos enfants un avenir plus prospère que celui que l'on peut anticiper d'une profession ou du commerce.

Nous sommes heureux de le constater ici, M. J. B. Dupuis, député de l'Islet, lors de la discussion qui eut lieu à l'Assemblée Législative au sujet des écoles d'agriculture, s'est appuyé sur ce dernier point pour convaincre les indifférents, sur l'utilité de nos écoles d'agriculture; la longue expérience de ce député en agriculture donnait à ses paroles une grande valeur. Il a constaté que les hommes de profession ou ceux qui s'occupent de commerce ne pouvaient faire de leurs enfants des cultivateurs autrement qu'en les envoyant à nos écoles d'agriculture. Quant aux cultivateurs, dit-il, qui n'ont pu encore se décider à le faire, ils peuvent au moins leur fournir l'avantage d'une agriculture pratique sur leur propre ferme, et pour ce qui est des améliorations à y apporter leurs fils peuvent bénéficier de ce qu'ils voient se pratiquer sur les fermes-modèles qui se trouvent dans leur voisinage et qui auraient été établies par des jeunes gens ayant fréquenté nos écoles d'agriculture.

Nos lecteurs nous pardonneront de nous être écarté pour un instant de la question principale, les assolements, afin d'appuyer sur la nécessité de l'enseignement agricole donné dans nos écoles d'agriculture. C'est que nous considérons ce dernier point comme la base de toutes nos opérations agricoles; car si notre agriculture n'a pu encore atteindre la perfection, c'est qu'en général nos assolements sont mal combinés; les prairies et les plantes ou racines fourragères font défaut, et par suite les engrais sont loin d'être suffisamment abondants; le bétail ne reçoit pas tout le soin qu'il convient de lui accorder, etc.; toutes ces questions font le sujet d'une étude particulière dans les différents cours que l'on poursuit dans nos écoles d'agriculture, et il convient, autant que possible, de ne pas priver les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture de l'avantage d'assister à ces différents cours afin de s'initier à tous les secrets d'une bonne culture.

Ayons donc que s'il est une vérité bien reconnue aujourd'hui, c'est que notre agriculture ne peut être promptement et solidement élevée partout au degré d'amélioration qu'elle est susceptible d'atteindre; que par le perfectionnement des assolements et des procédés